

Comment pouvons nous hériter d'Albert Demaret ?

Je voudrais aujourd'hui entreprendre cette question à la suite des préfaces et postfaces qui ont été offertes à son travail par Christian Mormont, d'une part, et Jérôme Englebert et Valérie Follet d'autre part.

Mais qu'est ce qu'hériter ? Est ce inventorier ce que nous avons reçu et appris ? Cela peut l'être, et de toute évidence, nombre d'héritages se constituent de cette manière. Mais il en est d'autres, celle que propose par exemple Pierre Bergounioux dans son très beau livre « La Toussaint »¹ lorsqu'il écrit « Ce qui reste pendant, irrésolu, pour n'avoir pu s'accomplir avant, on est là pour le reprendre et le conduire plus loin, à son achèvement. C'est d'abord pour ça qu'on est là. C'est notre lot, à quoi il serait autrement judicieux de fixer un solide cordon de cartouche de marbre qu'on scelle à tort sur des blocs de maçonnerie perdus dans la brume ». Là où son père et son grand-père qui s'en allaient pêcher et rentraient bredouilles, là où ils s'étaient trouvés démunis, là où ils n'ont pu s'acquitter d'une tâche qu'ils s'étaient fixée, il s'agit, et je cite à nouveau Bergounioux décidant de reprendre la barque et d'emmener son père à la pêche, des années après la mort de son grand-père, « de travailler à réparer, par un acte opposé, à dix, à vingt et cent années de distance, ce qui demeure inabouti ». Et il ajoute : « Un fantôme infime, au loin, revit pour s'abolir et, avec lui, l'ombre de grand-père et une version antérieure de papa. Je leur tends, par delà les années, ce qu'ils ont perdu ».

Accomplir une œuvre qui réclame achèvement, c'est, je crois, ce que Albert Demaret pourrait aujourd'hui souhaiter : chercher comment elle peut résonner pour nous aujourd'hui, interroger son actualité. Mais pour ce faire, je souhaiterais m'équiper d'une version de l'héritage qui prolonge cette idée d'accomplissement de l'inachevé, et qui rend compte d'une manière particulière de l'accomplir activement, voire de le trahir pour mieux s'y accorder, et qui est celle que je retrouve, lorsque je travaille cette question, dans une parabole, une parabole d'héritage justement, celle du 12ème chameau. *Un vieil homme, sentant sa fin prochaine, appela à lui ses trois fils, pour partager avec eux, ce qu'il lui restait de biens. Il leur dit : mes fils, j'ai onze chameaux, j'en lègue la moitié à l'aîné, le quart au second, et toi, mon dernier, je t'en donne le sixième. A la mort du père, les fils se trouvent bien*

¹ Galliamard, 1994, pp. 65-65.

perplexes : comment départager ? La guerre du partage semblait devenir inévitable. Sans solution, ils se rendirent au village voisin, quérir les conseils d'un vieux sage. Celui-ci réfléchit, puis hocha la tête : je ne peux pas résoudre ce problème. Tout ce que je peux faire pour vous, c'est vous donner mon vieux chameau. Il n'est pas très docile et suit souvent ses propres idées, je ne sais si vous en aurez l'usage, mais je pense qu'il vous aidera à départager votre héritage. Les fils ramenèrent le vieux chameau et partagèrent : le premier reçut alors six chameaux, le second trois et le dernier deux. Resta alors le chameau du vieux sage qu'ils purent rendre à son propriétaire².

Cette parabole rend perceptible deux dimensions très particulières et très essentielles de tout héritage : il nous oblige. Et c'est bien ce que les fils vont mettre en œuvre : ils sont obligés par cet héritage, et ils le sont d'autant plus que cet héritage semble impossible, sauf à le détruire ou à le récuser. Ce que leur quête raconte, c'est que cet héritage ainsi légué les a obligés « à partir » du lui. Cette préposition « à partir de » crée une différence avec ce que d'autres termes font sentir : « à partir de » ne recoupe pas le même sens que « à propos de », ou que « au sujet de », ou « avec » ...Il implique justement le fait de rester obligé par rapport à ce à partir de quoi on parle, pense, ou agit. Il implique donc un acte de création. Ou, pour le dire dans les termes du psychanalyste Lacanien Jean Allouch posant la question de savoir comment hériter de Freud, il s'agit de surenchérir, au sens également de chérir encore plus³. Surenchérir sur l'acte de création d'Albert Demaret.

Car c'est à cela que je veux faire honneur, c'est à l'acte de création que représente sa théorie, acte de création que soulignent Jérôme Englebert et Valérie Follet qui rappellent que la perspective que Demaret propose ne s'ouvre pas sur une logique du manque, ni dans celle d'une dérivation par rapport au normal, et plus encore lorsqu'ils affilient cette perspective à la proposition de Canguilhem d'envisager le pathologique comme une expérience innovatrice et positive. On l'entend, enfin je l'espère, que finalement, la procédure du 12^{ème} chameau, Demaret n'a cessé lui-même de la cultiver, de faire bifurquer, d'aller quérir ailleurs, de sortir des schèmes donnés, d'obliger à chercher autre chose.

C'est donc ailleurs que je vais aller chercher, un chameau qui ne complète pas le patrimoine, mais, et c'est là le sens de cet ailleurs, qui rende perceptible, qui rende sensible, la fécondité des propositions d'une psychopathologie éthologique.

² Cette parabole a autrefois guidé mon analyse des théories des émotions. On la retrouvera dans *Ces émotions qui nous fabriquent. Ethnopsychologie de l'authenticité*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2001 (1999).

³ Allouch Jean, *Erotique du deuil au temps de la mort sèche*. Paris : EPEL, 1997.

Je vais donc proposer à Albert Demaret des complices dont je suis bien consciente qu'il n'aurait peut-être pas souhaité la connivence, qui sait, mais peu importe car justement, le chameau peut être rendu à son propriétaire, sa présence ne demande pas de prise en charge ni d'accord, on lui demandera seulement d'assumer le rôle d'opérateur de lisibilité et de création.

J'ai un moment hésité, parmi les 12èmes chameaux possibles, parmi les complices que je lui assignerai sans trop d'égard, à convoquer le travail de Deligny avec ceux qu'il appelait « ces enfants là » ou les enfants mutiques. Non pas tant pour, et l'idée aurait pu s'imposer, le travail des cartes auxquels s'astreignaient les intervenants, qui aurait pu se voir articulé au travail sur le territoire tel que Demaret l'a configuré ; non pas non plus pour l'intérêt soutenu sur la question des mouvements. L'idée serait sans doute à explorer, du fait même que les cartes construisent des territoires, qu'elles organisent ce qui d'entrée de jeu s'organise, car le territoire est organisation. C'est plutôt avec l'idée que ces « enfants-là » sont devenus « enfants-mouvements », que j'aurais pu créer ma première sortie, ma première ligne de fuite, mon premier 12^{ème} chameau, avec l'idée d'un dispositif théorico-pratique qui aide les professionnels à penser ce que ceux à qui ils ont affaire « font » et non pas ce qu'ils sont incapables de faire. Mais plus encore, le modèle de Deligny aurait pu être invoqué, et pourrait l'être, dans ce qui me semble constituer son véritable enjeu : tracer des cartes, comme le firent les professionnels, ce n'est pas ne pas faire ou s'abstenir de faire, c'est faire autre chose, et c'est faire autre chose qui ne cède pas à la bonne volonté ou aux bonnes intentions. Il ne s'agit pas de ramener les autres à nous, mais de poser la question du contexte adéquat dans lequel le trouble reçoit une autre signification, et surtout, une autre réponse. Il ne s'agit pas seulement de chercher des ressources, mais de trouver, ou plutôt d'inventer des modes d'adresse qui situent celui auquel on s'adresse autrement.

C'est dans cette perspective que je pourrais convoquer d'autres praticiens, en apparence aux antipodes du modèle de la psychologie évolutionniste : les ethnopsychiatres. Je propose toutefois de ne pas nous laisser impressionner par les contrastes trop visibles, et surtout par les quelques dernières années de conflits de plus en plus ouverts entre les tenants d'une approche anthropologique de type sociobiologique, les anthropologues et psychologues évolutionnistes, et les anthropologues culturalistes, pour le dire un peu rapidement. Je renvoie à cet égard à l'article bien connu de Tim

Ingold qui a, en quelques pages, montré nombre des enjeux de cette polémique⁴.

Si je convoque l'ethnopsychiatrie comme 12^{ème} chameau, c'est parce qu'il me semble entendre, dans certains travaux de cette dernière, et plus particulièrement dans ceux de Tobie Nathan, un même intérêt pour ce geste pratique dont je soulignais la créativité: inventer des modes d'adresse qui situent autrement celui auquel on s'adresse. Nathan, lors d'une conférence⁵, s'est penché sur un cas traité par Ferenczi et publié en 1913, sous le titre « un petit homme-coq », cas que Freud lui-même relata dans son *Totem et Tabou* publié l'année d'avant.

À la suite de vacances passées à la campagne, le petit Arpad, âgé de cinq ans, a présenté, sans raison apparente, un comportement inquiétant. Il ne parlait pratiquement plus et ne faisait qu'imiter le caquètement des poules et le cri du coq.

Poules et coqs étaient désormais devenus son seul centre d'intérêt. Lorsqu'il acceptait de parler, ce n'était alors que pour les évoquer. Il imitait dans ses jeux l'abattage des bêtes, fabriquait des poules et des coqs en papier et à l'aide d'une brosse représentant un couteau, il jouait à égorger les bêtes. Il prétendait aussi couper la tête de sa mère et la manger – tout comme il l'aurait fait pour une poule. En outre, il imitait l'agonie du poulet pour s'émouvoir ensuite de la douleur de l'animal qu'il venait ainsi de faire passer de vie à trépas. Il passait la plupart de son temps à observer le poulailler et semblait avoir acquis la conviction que sa famille, y compris lui-même devenu jeune poussin, appartenait à l'espèce des gallinacés – lui-même allait devenir un jour un coq, et ayant épousé toutes les poules (dont sa mère), règnerait en coq sur l'ensemble de la basse-cours.

Ferenczi n'a vu le petit Arpad qu'une seule fois et ne put, au vu du refus et du désintérêt de l'enfant, rien entreprendre avec lui. Mais il interrogea son entourage sur les origines de la maladie. D'après ces renseignements, Arpad aurait développé cette étrange manie à son retour d'un séjour de deux ans et demi passées à la campagne. Peu de temps après, l'entourage avait appris que, l'année précédente, il s'était fait mordre (ou failli l'être) le pénis par un coq. La bonne lui avait alors confectionné un pansement.

Nathan proposait d'envisager le cas tout autrement que ce que ne l'avaient

⁴ “The trouble with ‘evolutionary biology’, *Anthropology Today*, 2”, 2, 2007: 13-17.

Accessible en ligne à l'adresse: <http://fr.scribd.com/doc/102091371/Tim-Ingold-The-trouble-with-evolutionary-biology>.

⁵ « Pour une écologie résolue des invisibles non-humains et son application en un parlement des dieux ». Conférence prononcée lors du colloque du Collège International de Philosophie, le 15 juin 2013, *Des entités non conventionnelles*.

fait Freud et Ferenczi. Il suggérait de considérer surtout la curiosité d'Arpad, le fait que cette curiosité en avait fait un expert en gallinacée dont il connaissait à merveille le comportement, à tel point qu'il pouvait les imiter. Et c'est à cette expertise qu'il convenait, selon lui de s'adresser. De même, proposait Nathan, il serait intéressant de considérer non les symptômes des personnes atteintes de phobies, par exemple la phobie des araignées, mais l'intime connaissance qu'elles ont des araignées, phobie oblige pourrait-on dire. L'analogie avec l'expertise alimentaire que développent les anorexiques, pour ne citer que cette dimension de l'analyse de Demaret, me semblait s'imposer.

Par ailleurs, l'ethnopsychiatre Nathalie Zadge⁶ a elle-même repris l'analyse de Nathan en la complétant de données anthropologiques contemporaines, notamment de données observées dans les rituels de sacrifices de volailles la veille de *Yom Kippur*. C'est à la lumière de leur double travail que je propose de poursuivre.

Si selon Ferenczi, il faut renvoyer l'étiologie à une problématique oedipienne et à une menace de castration contre laquelle se sont érigés des mécanismes de défense qui ont déplacé la représentation du père sur le coq, Freud, de son côté, empruntera ce cas pour illustrer la résurgence de l'événement qui constitue le fil narratif de son *Totem et tabou*. Pour rappel, Freud propose, en recréant une fiction de l'origine, d'ailleurs très largement fondée sur la théorie darwinienne, que le meurtre du père, mâle jaloux se réservant les femelles du groupe, aurait été suivi du remords et de la crainte de ses fils, qui, depuis lors, commémorent ce meurtre par un banquet rituel au centre duquel le totem représenterait le patriarche. Dans une perspective Haeckelienne, Freud démontre l'intrication nécessaire de l'ontogénèse et de la phylogénèse. D'après lui, l'enfant, tout comme le primitif, ferait l'expérience des origines de l'humanité. Ce que le primitif a autrefois agi en acte (meurtre et cannibalisme), l'enfant le joue avec sérieux – d'où l'intérêt crucial du petit Arpad et de ses poules.

Nathan et Zadjes reprennent l'analyse de Ferenczi pour souligner que son intérêt n'est pas tant dans ces interprétations symboliques, mais bien dans l'idée, que Ferenczi n'a jamais abandonnée, que le traumatisme est un élément primordial pour comprendre les troubles psychiques. C'est au départ de cette idée que Nathan construit sa propre interprétation du cas, en mettant quant à lui l'accent sur les effets métamorphosiques du trauma.

⁶ « La névrose ou la poule » *Texte paru dans Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*, N° 31, 1996, 35-52 ; disponible en ligne à l'adresse <http://www.ethnopsychiatrie.net/actu/arpad.htm>, consulté le 20 février 2014.

Après son attaque par le coq, propose-t-il, Arpad a fait l'expérience d'une radicale transformation de son identité. « A partir de sa frayeur, Arpad a tout oublié de son identité d'humain, se consacrant à s'en construire une nouvelle. Tout comme un initié africain ou un chaman d'Amérique du Sud, Arpad a changé de parents, d'intérêt et même de langue »⁷. Le garçon a abandonné le langage humain pour celui des poulets et tout son comportement s'avère tentative de construire une nouvelle affiliation: il devient fils de coq. Il a donc même, conclut Nathan, changé d'espèce biologique.

Ce cas éclaire, selon Nathan, l'importance du traumatisme dans la constitution de l'identité, importance bénéfique s'il advient dans une société équipée pour l'accueillir, le canaliser, permettre la transformation. Car ce qui est pathologique, ce n'est pas le traumatisme, mais l'absence de groupe prêt à accueillir la personne ouverte par l'impact. Cette théorisation permet alors de comprendre, autrement, les dysfonctionnements psychiques des enfants de migrants issus de culture où on les initie, et qui, faute de groupe inscrit dans une ambiance culturelle cohérente, vont rechercher les traumatismes initiatiques dans les conduites ordaliques, l'activité délinquante, les bandes.

En mettant l'accent sur les effets métamorphosiques du traumatisme, en incitant les chercheurs à approfondir la compréhension des techniques traumatiques des rituels d'initiation, Nathan d'une certaine manière redéfinit le traumatisme comme une proposition de métamorphose qui exige ce que j'appellerais une niche culturelle écologique, un site dans lequel ce trauma peut constituer une métamorphose qui ré-affilie l'adolescent à son groupe culturel.

Sans doute l'analogie avec l'intuition de Demaret paraîtra-t-elle audacieuse, mais il me semble retrouver là une puissance imaginante semblable : celle de déplacer le problème, le trouble, en l'envisageant comme un acte identitaire créatif — identitaire au sens où il crée et constitue la place d'un individu dans un groupe ; comme une métamorphose dans le répertoire des possibles, métamorphose qui prend le tragique destin de la pathologie lorsqu'elle advient en dehors des conditions écologiques qui, pour Demaret, ont participé à son émergence, pour Nathan qui l'encadrent et lui donnent son sens et son efficace.

Mais à partir de ces analyses croisées, celle de Ferenczi, celle de Demaret,

⁷ *Ibid*,

celle de Nathan, je voudrais tirer un dernier fil. Certes, il y a bien métamorphose du sujet, un devenir coq, un devenir anorexique, un devenir autre par l'initiation, un devenir autre auquel le thérapeute devra donner une signification. On le voit, les significations sont toujours susceptibles de diverger selon une ligne de crête : il y aura talent ou pathologie, expertise ou faillite des défenses, identité ou trouble. Mais à ce qu'il me semble, c'est l'identité du thérapeute lui-même qui reçoit cette proposition. Et c'est à cet égard que je souhaiterais proposer un dernier rapprochement à Demaret, une dernière complicité trahissante, un dernier chameau, cette fois entre Freud et lui-même.

Je voudrais reprendre à Véronique Servais, dans un très intéressant article écrit en réponse aux propositions des psychologues évolutionnistes Laurence Kaufmann et Laurent Cordonier, « Faut-il faire la sociologie des singes ? »⁸, une heureuse expression que relaieront d'ailleurs Jérôme Englebert et Valérie Follet dans leur article postface à *Ethologie et Psychiatrie*. Elle propose de considérer que la psychologie évolutionniste, avec ces histoires un peu stéréotypées et souvent mal fondées, avec ces reconstructions ad hoc, malgré l'attrait qu'elle peut exercer, s'avérera sans doute n'être qu'une *bulle spéculative*⁹. Elle désigne par là le fait qu'après avoir subi une brusque inflation, cette bulle devrait éclater, « lorsque la place de la sélection dans l'évolution, et notamment l'évolution de la cognition, aura été correctement réévaluée ». Je ne peux que lui donner raison. Mais je souhaiterais reprendre l'expression, et lui donner un tout autre sens, celui que j'avais d'ailleurs, par un étrange malentendu, cru comprendre quand j'ai vu l'expression pour la première fois mentionnée dans l'article de Englebert et Follet. Car « bulle spéculative » avait pris pour moi, avant de connaître son réel usage dans le contexte d'où le terme était issu, le sens d'espace, d'interstice spéculatif, au sens d'opérateur de pensée et d'imaginaire. Un site de pensée et de spéculation. Le malentendu, je le reconnais, est total, et, si je tiens à préciser que je reste totalement d'accord avec la proposition de Véronique Servais, je voudrais explorer, pour mes conclusions, la possibilité d'une autre signification. Car c'est bien ce que me semblent créer Freud, Ferenczi, Demaret et Nathan, ce sont des bulles spéculatives, au sens à présent d' « appâts pour des sentirs », « des appâts pour la pensée » dirait Whitehead — *lure for feelings, lure for thoughts*. Des histoires qui font sentir et penser autrement. Pas toujours, bien entendu, et Servais comme bien d'autres ont raison de signaler la stéréotypie des

⁸ Véronique Servais, « Faut-il faire la sociologie des singes ? », *SociologieS* [En ligne], Débats, Le naturalisme social, mis en ligne le 09 mai 2012, consulté le 28 août 2014. URL : <http://sociologies.revues.org/4054>

⁹ *Ibid*, p. 1.

scenarii évolutionnistes, ou, comme elle le fait, les dimensions hors champs des comportements que l'on prétend décrire, comme l'affectivité ou l'effet des dispositifs qui ont autorisé la description. Ne peut-on toutefois considérer que le renvoi au passé lointain qu'opèrent Freud, avec son Totem et tabou, et Demaret, avec ce temps archaïque d'une humanité en culotte courte, ces ailleurs temporels remplissent la même fonction d'appâts pour la pensée, remplissent la fonction de bulle spéculative ? L'ailleurs que constitue le passé lointain de nos origines n'est-il pas un 12^{ème} chameau, un opérateur de surprise, un opérateur de dénouement des schémas trop convenus et trop évidents ? Il fut un temps.... Il fut un temps où les anorexiques étaient des héroïnes de talent, il fut un temps, celui que met en scène *Totem et tabou*, où le remords se ritualisait.

Mormont y insiste dans sa propre préface, Demaret était un visionnaire. C'est-à-dire, je traduis, quelqu'un qui voyait ce que d'autres ne voient pas, un avenir possible, et surtout un passé fabuleux. Un passé fabuleux, un passé qu'il faut apprendre à fabuler. Et c'est là que je retrouve ce qui m'a le plus profondément touchée chez Albert Demaret, ce qui me semble essentiel dans son travail, et le fait que je le considère comme un créateur de bulles spéculatives : ses propositions ne s'adressent pas seulement à ceux qu'il s'agit d'aider et de soigner, ce n'est pas seulement à eux qu'il s'agit d'offrir une identité, mais aux cliniciens. Car c'est là le sens que je peux sentir de ses propositions, et c'est bien cette intuition sur laquelle se conclut le passage sur le territoire et la psychopathologie de la postface d'Englebert et Follet¹⁰ : ouvrir les thérapeutes à la puissance imaginante, les encourager aux gestes spéculatifs. Prendre au sérieux que le diagnostic est déjà une manière d'engager le problème, la création d'une assignation. Le diagnostic est partie prenante active de l'acte de transformation. En d'autres termes, et c'est là le sens fécond dont pourrait se prévaloir cette psychologie évolutionniste, à condition qu'elle puisse revendiquer un régime de vérité pragmatique et non le régime épistémologique de la référence, ce à quoi la proposition de Demaret engage concerne surtout les thérapeutes : faire d'eux de grands et passionnants mythologues, des créateurs d'histoires qui donnent du sens à des symptômes retrouvant non seulement leur dignité originelle, comme le soulignait Christian Mormont mais, j'ajouterais, leur formidable puissance d'innovation.

¹⁰ P. 215.

